

3^{ème} Rassemblement des Amicales Gaullistes
Palais du Luxembourg

Samedi 2 décembre 2017

« **Gaullisme et temps nouveaux. Quel défi ?** »

Intervention de Laurent LASNE

Merci Cher Bernard Murat pour ces mots,
Merci également au Président de l'Amicale Gaulliste, Charles Guené, pour son invitation
Merci à Jacques Oudin,
Merci aussi à Marie-Christine Aubert pour sa bienveillance.

D'abord quelques mots pour vous expliquer comment je vais articuler mon propos de ce matin :

A mon tour, je ferai quelques rappels sur une définition possible du gaullisme, puis je m'attacherai à montrer en quoi le gaullisme a partie liée avec les temps nouveaux. Enfin, pour répondre à la question du défi, j'évoquerai celui qui me paraît essentiel : la transmission des valeurs du gaullisme à la jeunesse.

Pour commencer, il y a une singularité du gaullisme.

Contrairement à d'autres courants politiques, il n'est pas fondé sur un corpus doctrinal. De Gaulle, comme vous le savez, n'était pas un idéologue. Il vouait même aux gémonies toutes sortes de doctrines ou d'idéologies qu'il considérait comme étant des représentations « creuses et confuses ». Malraux d'ailleurs souligne cette originalité du gaullisme : « Les motifs du Général n'étaient pas ceux des politiciens. Le gaullisme n'est pas né du tout d'une idéologie, il est né d'un sentiment fondamental. »

N'étant ni une doctrine, ni une idéologie, qu'est-ce que le gaullisme ? Essentiellement un système de pensée qui lie la volonté et l'action et dans lequel n'entre jamais ni déterminisme ni fatalisme.

Jeune professeur d'histoire à l'École militaire de Saint-Cyr (1921), de Gaulle s'adressait aux jeunes élèves officiers pour leur dire que l'histoire n'enseigne pas le fatalisme, qu'il y a des heures où la volonté de quelques hommes libres brise le déterminisme. Quant aux prétendues « lois de l'histoire », de Gaulle invitait son auditoire à se dresser face à cette sottise qui est même un « péché contre l'esprit ».

Ces quelques rappels soulignent le lien indéfectible entre la pensée, la volonté et l'action. De Gaulle met la pensée au service de l'action. Il lui arrive de dire d'ailleurs qu'il ne parle pas pour ne rien faire. Il y a une formule de Bergson qui le caractérise formidablement : « Il faut agir en homme de pensée et penser en homme d'action. »

Je cite Bergson à dessein puisque sa philosophie va beaucoup influencer de Gaulle. Que dit Bergson ? La vie ne se déroule jamais suivant des lois nécessaires ou un plan pré-établi, comme la conscience, elle est à la fois *mobilité, création continue et liberté*.

S'il établit ce parallèle entre la vie et la conscience, c'est pour souligner que par la conscience de soi chacun éprouve le sentiment immédiat de sa liberté. « Agir librement, c'est prendre connaissance de soi », écrit Bergson. Seuls sont libres les actes qui expriment notre personnalité entière tandis qu'à l'inverse nous serions réduits à l'état d'automate. Pour lui, toute philosophie doit partir de notre propre existence, de notre vie intérieure en lien avec le principe de l'évolution qu'est « l'élan vital ». Au point de départ et d'arrivée de la philosophie bergsonienne, on retrouve cet élan vital.

De ces quelques notions rappelées à la diable découle une conception de la politique comme déploiement de cette énergie vitale, de cette puissance créatrice, qui permet à des personnalités libres de surmonter les obstacles. Cette politique est celle que prône Nietzsche, à travers le personnage de Zarathoustra, elle est celle de la politique éthique que conçoit Bergson.

Lorsque l'on prend la mesure de la personnalité du général de Gaulle et de son action, on saisit l'influence exercée par Bergson, mais il ne s'y réduit pas. Homme de vaste culture, il puise à une pluralité de sources.

De Gaulle connaît l'histoire. Des grecs, il a appris le poids du destin. Les *Commentaires* de César lui ont enseigné qu'une politique ne vaut qu'en fonction des circonstances et il partage avec Barrès une même vision de l'Unité et de la continuité de l'histoire de France.

Pour toutes ces raisons, et sans doute bien d'autres, le gaullisme est à part dans la galaxie politique en raison de sa singularité qui n'a pas d'équivalent. Né d'un « sentiment fondamental », comme l'a dit Malraux, j'ajouterai que le gaullisme est aussi une « affirmation philosophique » sur la place et la destinée de l'homme. Comme l'a souligné de Gaulle, c'est « l'homme qu'il s'agit de sauver », « la seule querelle qui vaille est celle de l'homme ».

Cette dimension humaniste s'accompagne d'un certain nombre de valeurs nées dans la période du gaullisme de guerre. Aux valeurs déjà évoquées par Bernard Murat, je vois une complémentarité avec celles-ci :

- Le devoir de résister ;
- Le refus du déclinisme ;
- Le primat de l'action et de l'audace ;
- La synthèse de l'ordre et du mouvement ;
- L'exigence d'équité qu'il a notamment déclinée dans sa philosophie sociale autour de « l'association du capital et du travail » qui ne néglige pas pour autant la dimension spirituelle de l'homme. Si de Gaulle considère que la dignité morale et intellectuelle des travailleurs est un impératif du progrès social, elle n'est pas réductible à des causes purement économiques.

J'en viens à la seconde partie du propos, sur l'idée que gaullisme et temps nouveaux sont absolument liés.

Lorsque deux fois la parole gaullienne se fait entendre ó juin 1940, juin 1958 - elle surgit à deux moments de péril pour le pays et par deux fois l'action conduite par le Général a engendré des temps nouveaux.

Juin 40, c'est l'Appel qui va donner corps à la France libre, point de départ d'un long cheminement vers la Libération.

Juin 1958, c'est le moment de son retour au pouvoir en raison de la crise algérienne dans laquelle s'est enlisée la IV^e République puis l'amorce de la sortie de crise institutionnelle avec la fondation de la V^e République qui eut le grand mérite de stabiliser la démocratie en France qui vivait jusqu'alors dans des convulsions plus ou moins permanentes.

Cet enfantement, qui est toujours aussi projection vers l'avenir, constitue d'ailleurs la marque de fabrique du gaullisme selon Rober Grossmann, premier président de l'UJP (*Union des jeunes pour le progrès*) : « Affrontez l'incertitude des temps nouveaux, c'est l'éternel défi du gaullisme. »

On voit par là que le gaullisme est à la fois un héritage dont nous sommes collectivement les usufruitiers, sous réserve de la mise en garde de Romain Gary : « La plus sûre façon de trahir un héritage qui est uniquement éthique, c'est d'en faire un produit de politique de consommation courante. » Ce que l'on a pu amèrement constater avec l'embouteillage politique lors des cérémonies commémoratives de Colombey du 9 novembre dernier.

Mais le gaullisme est aussi et surtout une matrice pour agir. Le gaullisme ne dit pas ce qui est, il crée, il engendre de nouvelles situations politiques ! Tel est à mes yeux le sens véritable et la portée du gaullisme. Il ne s'agit donc pas de se transformer en des ventriloques dérisoires pour dire ce que de Gaulle aurait fait aujourd'hui. D'abord parce qu'on n'en sait rien et que ce n'est pas le sujet.

Le gaullisme nous invite à être libres, à penser par nous-mêmes pour inventer les réponses aux défis contemporains. Le gaullisme d'après-de Gaulle nous enjoint à l'action, à l'invention en gardant à l'esprit quelques valeurs intemporelles sur l'indépendance de la France, l'unité du peuple, la dignité du travail, l'universalité

Lui-même nous a montré la voie. En dénonçant la doctrine militaire française et le « conformisme des hiérarchies », il apparaît d'emblée comme un non-conformiste. C'est aussi un aventurier comme le signale l'épopée incertaine de la Résistance conduite notamment par les gaullistes, des « hommes partis de rien », souligna René Cassin, le juriste de la France Libre. De Gaulle est enfin un inventeur, un novateur institutionnel avec la création de la V^e République.

L'essence de l'engagement gaulliste se situe sans doute à l'intersection d'un « pragmatisme de combat », d'une énergie créatrice adaptée aux « circonstances » et de personnalités déterminées et insensibles au conformisme. Par surcroît, y a une vitalité enthousiaste de l'engagement que traduit à merveille cette citation de Bergson: « La joie annonce toujours que la vie a réussi. Partout où il y a joie, il y a création : plus riche est la création, plus profonde est la joie. »

Evoquons désormais le défi que représente cette transmission de valeurs à la jeune génération.

Je veux d'abord souligner les obstacles principaux qui s'opposent à cette transmission :

En premier lieu, la figure de de Gaulle est quelque peu empierrée dans le costume de l'homme du 18-Juin et dans une gangue historique où alternent les hommages posthumes et les cérémonies commémoratives. De Gaulle lui-même ne se faisait guère d'illusion sur cette clôture historique. Six mois avant de mourir, voilà ce qu'il disait : « Après ma mort, on dressera une grande croix de Lorraine sur la colline, derrière mon domicile. Et comme il n'y aura personne, personne ne la verra. Elle incitera les lapins à la résistance. »

Il existe aussi une résistance plus sournoise à la transmission de l'œuvre de de Gaulle. Il y a quelques années, le SNES (*Syndicat national de l'enseignement supérieur*) a composé sûrement de personnes estimables mais à l'esprit obtus et sectaire a été opposé à l'inscription des *Mémoires de guerre* au programme du bac littéraire ! Comme si on pouvait dénier le titre d'écrivain à celui qui est entré dans la prestigieuse collection de La Pléiade au début des années 2000 !

Enfin le troisième obstacle tiendrait au fait que la jeunesse actuelle serait éloignée de la politique, qu'elle ne s'identifierait à aucune figure politique.

Je reviendrai sur ce dernier point après vous avoir dit que de Gaulle a entretenu un lien particulier et permanent avec la jeunesse qui, de mon point de vue, n'est pas assez souligné.

Avant la Seconde Guerre mondiale, la jeunesse a même été son inspiratrice. En effet, dans les ouvrages qu'il publie avant-guerre, son analyse et son diagnostic de la crise de civilisation, notamment l'uniformisation des mœurs, l'asservissement de l'homme à la machine, la malaise des âmes, sont, pour l'essentiel, ceux de la jeunesse qui s'est désignée elle-même de « non-conformisme ».

Il faut rappeler ici qu'au début des années 1930, des jeunes venus de tous les horizons se sont regroupés au sein de mouvements (La Jeune Droite, Ordre Nouveau, Esprit) et ont créé des revues pour dénoncer une société vieillie dans laquelle ils ne trouvent pas leur place. Ils ont moins de trente ans, ils rêvent de renouveler la politique française. Ils prônent une révolution spiritualiste et personnaliste en opposition à la fois à la conception marxiste révolutionnaire et contre l'individualisme libéral qui creusent les inégalités et assèche toute forme de spiritualité. Ces jeunes gens a Denis de Rougemont, Emmanuel Mounier, Georges Izard, André Déléage, Louis-Emile Galey a sont à la recherche d'une troisième voie afin de remettre l'économie au service de l'homme.

Ce sont avec les mêmes mots utilisés par cette jeunesse que de Gaulle conduit sa critique des sociétés contemporaines. Il n'y a là rien de très surprenant puisque l'écrivain Daniel-Rops, porte-parole de cette jeunesse non-conformiste, a rejoint le premier cénacle gaulliste au début des années 1930 et a lui-même publié un ouvrage *Le Monde sans âme* (1932) dans lequel il explique que la crise du monde contemporain est une crise de l'homme, ce qui a beaucoup interrogé de Gaulle. Signe supplémentaire de cette affinité intellectuelle entre les deux hommes, Daniel-Rops, qui dirige la collection « Présences » chez Plon, éditera le quatrième ouvrage de de Gaulle *La France et son armée* (1938).

De cette proximité intellectuelle avec cette jeunesse non-conformiste et sur la base de constats partagés, de Gaulle déduit deux conséquences qui vont guider son action. La première c'est que le conflit mondial est la résultante de cette crise de civilisation, c'est ce qu'il écrit dès janvier 1940 dans un Mémoire adressé à quatre-vingts personnalités civiles et militaires. La seconde c'est qu'il faudra édifier un « ordre nouveau » pour répondre au malaise des âmes. En cela, il est un visionnaire remarquable !

J'ai parlé du lien intellectuel que de Gaulle entretient avec la jeunesse avant-guerre, ce lien perdue au moment de l'Appel et de la constitution de la France Libre. 34% de ceux qui s'engagent dans la France Libre n'ont pas atteint l'âge légal de la majorité (qui était à l'époque de 21 ans). 13% sont étudiants et 10% lycéens. C'est le cas de Henri Fertet dont je voudrais évoquer la personnalité. Issu d'une commune rurale du Doubs, fils d'un couple d'instituteurs, Henri Fertet est lycéen à Besançon au moment de la guerre. A l'été 1942, il rejoint le réseau résistant de la Jeunesse agricole chrétienne. Arrêté en juillet 1943, il est exécuté en septembre avec un certain nombre de ses compagnons à la citadelle de Besançon. Il n'avait pas encore 17 ans !

Je voudrais vous lire un extrait de sa dernière lettre, à la fois poignante et déterminée, qu'il adresse à ses parents :

Chers Parents,

Ma lettre va vous causer une grande peine, mais je vous ai vus si plein de courage que, je n'en doute pas, vous voudrez encore le garder, ne serait-ce que par amour pour moi.

Vous ne pouvez pas savoir ce que moralement j'ai souffert dans ma cellule, ce que j'ai souffert de ne plus vous voir, de ne plus sentir peser sur moi votre tendre sollicitude que de loin.

Je meurs pour ma Patrie. Je veux une France libre et des Français heureux. Non pas une France orgueilleuse, première nation du monde, mais une France travailleuse, laborieuse et honnête.

Que les Français soient heureux, voilà l'essentiel. Dans la vie, il faut savoir cueillir le bonheur.

Pour moi, ne vous faites pas de soucis. Je garde mon courage et ma belle humeur jusqu'au bout et je chanterai « Sambre et Meuse » parce que c'est toi, ma chère petite maman, qui me l'as apprise.

Les soldats viennent me chercher. Je hâte le pas. Mon écriture est peut-être tremblée, mais c'est parce que j'ai un petit crayon. Je n'ai pas peur de la mort, j'ai la conscience tellement tranquille.

Adieu, la mort m'appelle. Je ne veux ni bandeau, ni être attaché. Je vous embrasse tous. C'est dur quand même de mourir.

Mille baisers. Vive la France.

Henri

PS : Excusez les fautes d'orthographe, pas le temps de relire.

Henri Fertet sera fait Compagnon de la Libération à titre posthume en 1945.

Ce qu'il faut retenir aussi de cette époque tragique, c'est que la plupart des jeunes qui se sont engagés dans la France Libre ne sont pas politisés, il ne sont pas militants et leur engagement n'est pas le aboutissement d'un parcours idéologique entamé avant la guerre. Ce sont des jeunes qui s'engagent par sens de l'honneur, par devoir ou pour d'autres raisons, ils sont déterminés à tout risquer. Dès 1940, au moment où il s'engage Pierre Brossolette dit à sa femme : « De toute façon, j'irai jusqu'au bout. »

Cette forme d'engagement, au-delà de toute idéologie, c'est ce qui fait la différence avec la jeunesse de 1968. En premier lieu, il convient de souligner que cette jeunesse de la France Libre est issue de tous les territoires et de toutes les catégories socio-professionnelles tandis que la révolte de 1968 est pour l'essentiel orchestrée par les fils très politisés de la bourgeoisie des centres-villes.

En outre, si les événements de 68 ont une résonance mondiale, ils présentent quelques caractéristiques spécifiquement françaises. Il y a un désir de tourner la page. De Gaulle représente la figure héroïque d'une époque d'épreuves épouvantables dont tout le monde veut tourner la page. Ainsi les événements de 68 peuvent s'analyser comme une rupture culturelle qui vient heurter l'imaginaire gaullien. Rupture qui, par son côté mi-hédoniste, mi-festif, s'emprunte ces mots à Marcel Gauchet, contraste avec la tragique historique incarné par de Gaulle.

Parmi tous les slogans de cours d'école entendus à l'époque, je retiens celui-ci : « Il est interdit d'interdire ». Ce slogan est significatif de l'ouverture vers la société de consommation et vers une forme d'ultralibéralisme et d'hyper-individualisme. Culturellement, c'est le point de départ de cette révolution libérale-libertaire qui annonce une autre époque. La bascule économique intervient quelques années plus tard avec la décision américaine de suspendre la convertibilité du dollar par rapport à l'or qui met fin aux accords de Bretton Woods. Elle aura pour conséquence de voir émerger la finance internationale de marché dont on constate la puissance de nos jours.

Alors aujourd'hui, près de cinquante ans après la mort du général de Gaulle, qu'est-ce que la jeunesse actuelle pourrait retenir de son épopée ?

Que tout est possible, que l'on peut changer le cours des choses. De Gaulle est le symbole ce que peut l'imagination lorsqu'elle est au service de l'action. Et c'est peu dire que l'imagination devra être convoquée pour faire face aux mutations accélérées du monde. En effet, la moitié des emplois de demain n'existe pas aujourd'hui et l'on voit que le couple « financiarisation de l'économie/révolution numérique et cognitive » sape le contrat social issu des Trente Glorieuses.

Nous sommes à la croisée des chemins : ou bien perdurera l'expansion d'une économie de prédation au service de la finance qui appauvrit les Etats et précarise le corps social, ou bien s'engagera une réaction de tous ceux qui produisent ó patrons et salariés ó contre ceux qui spéculent avec à la clé l'émergence d'un nouveau contrat social autour de l'association et de la coopération des parties. Là encore, l'héritage de la philosophie sociale du gaullisme pourrait être une source féconde pour inventer l'avenir.

Ces défis concernent la jeunesse et ils posent la question de l'engagement. La nouvelle génération, que l'on dit désenchantée, aura-t-elle envie de s'engager, c'est-à-dire d'offrir une partie de son temps et de son énergie pour bâtir une société plus fraternelle ?

En conclusion, je voudrais faire écho à un livre de dialogue paru il y a quelques années dans lequel Jean Lacouture raconte de Gaulle à un jeune homme de dix-sept ans. C'est le titre de l'ouvrage : *De Gaulle raconté à Benjamin. Eloge de la politique ?* On comprend le point d'interrogation car Benjamin, qui a lu la biographie de Lacouture sur de Gaulle, se montre assez sceptique et lui adresse d'emblée ce reproche : « je n'ai pas la sensation que vous vous soyez adressé à la jeunesse. »

Ce dialogue entre les deux hommes, très abrupt et sans complaisance, est tout à fait formidable. A l'issue des douze chapitres du livre, voici ce qu'écrit Benjamin dans sa postface :

« En terminant ce travail, j'ai eu envie de lancer un appel aux gens de ma génération : il ne tient qu'à nous de sortir de notre état d'amnésie pour exprimer notre dégoût, conquérir nos valeurs, bâtir notre histoire. Osons dire ce que nous pensons, rester fidèles à notre ligne de pensée. Revenons à l'état de révolte que de Gaulle a incarné. »

Voilà, il me semble en conclusion que l'Amicale gaulliste du Sénat est l'une de ces vigies qui a un rôle déterminant à jouer dans la transmission des valeurs du gaullisme à la jeunesse. Gardons à l'esprit que de Gaulle disait que « tout recommence toujours » et qu'il serait un jour « source d'ardeurs nouvelles »

Lors de sa communication, Bernard Murat a rappelé son constant souci de transmettre à la jeunesse et il a écrit dans l'un de ses ouvrages : « J'ai toujours passé un contrat générationnel avec la jeunesse. »

Ce contrat, à condition qu'il soit mis en œuvre, est décisif pour éviter que demain seuls les lapins fassent de la résistance